



Réalisation
Philippe Cuomo

Professeur missionné
par la Délégation Académique Arts et Culture

Fiche préparatoire



Haarmann

La Comédie de Béthune
Centre Dramatique National Nord – Pas-de-Calais
138 rue du 11 novembre
BP 631 – 62412 Béthune Cedex
www.comediedebethune.org

HAARMANN

Distribution

texte Marius von Mayenburg

traduction et mise en scène Françoise Delrue

conseillère artistique Murielle Colvez

décor José Froment

lumières Alexis Duflos

costumes Dominique Louis

son Laurent Doizelet

avec

Jérôme Baelen

Pierre Cartonnet

Jean Pierre Duthoit,

Marie Lecomte

Vincent Lefevre

Isabelle Védie

coproduction Théâtre de la Bardane, Comédie de Béthune, Le Bateau Feu - Scène nationale de Dunkerque, Le Garage - Théâtre de l'Oiseau-Mouche.

FRANÇOISE DELRUE

Après des études universitaires – maîtrise d'allemand, licence de lettres modernes, un séjour de six mois aux Etats-Unis, deux ans en Afrique, un petit parcours dans l'Education Nationale de la maternelle à l'université, Françoise Delrue retourne à ses premières amours. En 1988, elle effectue un stage auprès de Peter Stein sur le spectacle Phädra à la Schaubühne de Berlin et devient metteur en scène d'une compagnie théâtrale professionnelle indépendante, le Théâtre de la Bardane. Elle écrit, en 1988, *Derniers entretiens avec Zulma Coley*, sa première et unique pièce (aide à la création du Ministère de la Culture).

De nombreuses traductions vont s'enchaîner et aboutir à des mises en scène : *Les dames de chez Panther* de Kurt Tucholsky, *The island* d'Athol Fugard, John Kahni et Winston Ntshona – pièce sud-africaine traduite de l'anglais –, *Korbes* de Tankred Dorst, *Les jardins de l'horreur* de Daniel Call, *Batailles* de Rainald Goetz, *Mademoiselle Braun* et *Le plus gros pingouin du pôle* de Ulrich Hub... En 2007, elle crée *La Mère* de Bertolt Brecht avec les comédiens de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche. Françoise Delrue répond parallèlement à des commandes : *Les Brigands* de Friedrich Schiller (Théâtre de la Ville), *Les physiciens* de Friedrich Dürrenmatt.

Elle réalise également des performances en Musée sur la base d'un concept, *La Visitation* aux Musées des Beaux-arts de Calais et de Valenciennes, Musée Matisse du Cateau- Cambrésis, au Musée Malraux du Havre et répond à des commandes de performances dans le cadre d'expositions temporaires.

<http://www.theatre-contemporain.net/biographies/Francoise-Delrue/presentation/>

→Dernières mises en scène (d'après les sites *théâtre contemporain et archives du spectacle*)

1999 *Rose, la nuit australienne* Reprise BETHUNE (CDN Nord-Pas-de-Calais - Studio Théâtre), HENIN-BEAUMONT - PRINTEMPS CULTUREL DU VALENCIENNOIS

2000 *Bêtes de travail* création collective sur le thème du travail avec 4 comédiens, un chorégraphe et un compositeur – ROUBAIX (Gymnase)– reprise à DUNKERQUE, ARMENTIERES, SAINT QUENTIN ET LILLE

2001 *Le sourire de la Joconde* spectacle de Cabaret- coproduction Théâtre du Nord CDN LILLE – en tournée depuis la saison 2001 – 2002

2002 *Batailles* de Rainald Goetz – coproduction CDN BETHUNE – coréalisation La Rose des Vents, Scène Nationale VILLENEUVE D'ASCQ – commande de musique originale – compositeur : Gérard Hourbette –

2002 Réouverture Performance au Musée Matisse du CATEAU-CAMBRESIS

2003 *Mademoiselle Braun* de Ulrich Hub – coproduction CDN BETHUNE – LE BATEAU- FEU, SCENE NATIONALE DUNKERQUE coréalisation L'oiseau-Mouche Roubaix Création à DUNKERQUE, au Garage à ROUBAIX, à la Verrière à LILLE, au Studio-Théâtre à BETHUNE

2006 *La Mère*

2007 *Le Chant de la ville*

2008 *Les Présidentes*

Haarmann

Mayenburg

Né à Munich en 1972. Il fait tout d'abord des études de langue, littérature et civilisation allemandes anciennes, déménage en 1992 à Berlin, où, de 1994 à 1998, il suit au Conservatoire les cours " d'écriture scénique" avec Yaak Karsunke et Tankred Dorst, notamment. En 1995, il fait un stage aux Münchner Kammerspiele.



En 1996, il écrit les pièces *Haarmann* et *Fräulein Danzer*, puis en 1997, *Monsterdämmerung* et *Feuergesicht (Visage de feu)*, pour laquelle il obtient le Prix Kleist et le prix de la Fondation des auteurs de Francfort. La pièce, créée à Munich en 1998, puis à Hambourg, par Thomas Ostermeier en 1999, a également été mise en scène en Grèce, en Pologne et en Hongrie.

Collaborateur de l'équipe artistique de Thomas Ostermeier à la Baracke à Berlin (1998-1999), il rejoint en 1999 la Schaubühne comme auteur, dramaturge et traducteur (*Gier / Crave* de Sarah Kane).

<http://www.theatre-contemporain.net/biographies/Marius-Von-Mayenburg/presentation/>

- Prix Kleist d'encouragement aux jeunes auteurs dramatiques pour *Tête brûlée* en 1997
- Prix de la fondation des auteurs de Francfort en 1998

Pièces de théâtre

- *Haarmann*
Création: Théâtre de Hanovre, février 2001
- *Rois du Couteau (Messerhelden)*
Création: Théâtre Orph de Berlin, 1996
- *Mademoiselle Danzer (Fräulein Danzer)*, 1996
- *Crépuscule des Monstres (Monsterdämmerung)*
Création: Praterspektakel à Berlin, 1997
- *Tête brûlée (Feuergesicht)*
Création: Münchner Kammerspiele, octobre 1998
- *Psychopaten (Psychopathes)*
Première: au concours de mise en scène pour metteurs en scène jeunes espoirs dans le cadre du festival de Vienne, en 1998
- *Parasiten (Parasites)*
Première: Deutsches Schauspielhaus Hamburg, mai 2000
- *Das kalte Kind (L'enfant froid)*
Création Schaubühne am Lehliner Platz, Berlin, 2002
- *Eldorado*
Création Schaubühne, Berlin, 2004
- *Turista*
Création Schaubühne, Berlin, 2005
- *Augenlicht (Voir clair)*
Création Schaubühne, Berlin, 2006
- *Der Hässliche (L'homme moche)*
Création Schaubühne, Berlin, 2007

Le boucher de Hanovre

Le personnage historique

La pièce de Marius Von Mayenburg s'inspire d'un fait divers retentissant des années 20. Fritz (Friedrich) Haarmann a tué entre 1918 et 1924 au moins 24 victimes dans des conditions particulièrement horribles. Les corps étaient découpés en morceaux et jetés dans la Leine. Une rumeur a même prétendu que les corps étaient transformés en saucisses. Haarmann a agi avec un complice Hans Grans. Il sera condamné à mort par décapitation.

Haarmann fut considéré comme un cas scientifique. Après son arrestation, il raconta en détails sa technique. Son ami Hans Grans l'entraîna dans le milieu homosexuel de Hanovre. Il emmenait des victimes chez lui, souvent de jeunes hommes, les mordaient à la gorge et avait même des pratiques cannibales sous le regard de Hans d'où son surnom *de boucher de Hanovre*.

Pour en savoir plus :

<http://pagesperso-orange.fr/oscurantis/haarmann.htm> (biographie très complète)

http://www.trutv.com/library/crime/serial_killers/history/haarmann/index_1.html (site en anglais; nombreux éléments sur le procès et la psychologie du personnage).

Le texte de Mayenburg

Voici 4 extraits (version répétition) du texte traduit par Françoise Delrue

EXTRAIT 1

L'ADO

Laisse-moi partir maintenant.

Haarmann ne dit rien.

Je ne peux pas rester plus longtemps. Ils m'attendent à la maison. Si je reste encore une nuit dehors, ils vont s'inquiéter. Peut-être qu'ils iront à la police. Ce sera facile de trouver où je suis. Très facile. Laisse-moi partir. Ça fait si longtemps que je suis chez toi. Je peux revenir dès demain. Je veux simplement les rassurer chez moi. Dire que tout va bien. Dormir dans mon lit. Tout va bien, n'est-ce pas ? Mais pourquoi tu dis rien ? Mes amis aussi ils savent que je suis ici. Ils ont bien dû voir que je parlais avec toi. Tu vas rien me faire, dis. Tu es de la police, tu vas rien me faire. J'ai fait tout ce que tu voulais. Ça fait deux jours que je suis là, j'ai pas appelé, je t'ai attendu tout le temps. Ma mère elle doit s'inquiéter maintenant. Et mon père il est en colère. Sûr qu'ils iront demander à Wilhelm. Il leur dira que - non, il peut pas nous avoir vus - mais Otto, il était à la foire, lui aussi, quand ils vont lui demander, il leur dira que je suis là, tu peux pas me garder tout le temps. Tu dois t'en douter. Ils vont me chercher chez toi et alors ça ira mal. Les gens, ils vont bien voir que je suis pas là. Et il faut bien que je retourne au boulot, le patron y va me virer.

.../...

Ils me trouveront pas. Personne me trouvera. Et personne cherchera après moi, ils sont contents que je sois pas là et que je leur mange pas leur soupe. Il peut rien vous arriver, vous le savez bien, car vous êtes policier, n'est-ce pas, et si je disparaissais, restera rien, rien de rien, là dans cette chambre je peux disparaître pour toujours, et personne verra rien, personne entendra rien, et vous-même vous me voyez pas, vous m'entendez pas, vous êtes là et moi je suis déjà plus là, je suis enterré, et j'ai la bouche pleine de terre, je suis plus là, mais qu'est-ce que vous pouvez encore fixer, vous me laisserez pas partir, maintenant je le sais, faites ce que vous voulez, mais dites quelque chose, je peux plus attendre, faites vite.

Haarmann s'est déshabillé entre temps

HAARMANN

Déshabille-toi.

EXTRAIT 2

MADAME LINDNER

C'est vous qui avez fait venir Haarmann dans notre immeuble.

MADAME ENGEL

Oui, c'est moi. Il y a quelque chose qui vous dérange ?

MADAME LINDNER

C'est à dire : il est notre voisin à côté maintenant.

MADAME ENGEL

Oui, et alors ? Nous aussi on a un voisin à côté, et c'est comme ça dans tout l'immeuble.

MADAME LINDNER

Oui mais ils ne se comportent sûrement pas comme le fait Haarmann.

MADAME ENGEL

Ah bon ! Et comment est-ce qu'il se comporte ?

MADAME LINDNER

Il recueille toujours chez lui ces jeunes zonards.

MADAME ENGEL

Ils viennent justement lui apporter les marchandises qu'il vend. Il est marchand quand même. Il y a là rien d'anormal.

MADAME LINDNER

Oui, mais ils font ça à des heures bizarres. Au milieu de la nuit, ils font craquer l'escalier en passant devant chez nous, ça fait un de ces boucans.

MADAME ENGEL

Haarmann, c'est un monsieur distingué. Il est le bienfaiteur de tout le quartier. Voyez, comme il les aide, les sans-abri.

MADAME LINDNER

On la connaît sa classe. Il récupère les jeunes gens, quand ils sont sans abri. Ça c'est un pervers.

MADAME ENGEL

Vous vous révélez vous-même avec vos sales idées, et je sais ce que je dis.

MADAME LINDNER

Moi, je l'ai vu de mes propres yeux. Mon mari aussi, il l'a vu. Car ça n'arrête pas de frapper et de craquer, et ça vient de sa chambre. Mon mari et moi on a déjà été réveillés en pleine nuit, à cause du boucan. Et on a alors regardé par une fente de la porte. Vous pouvez être heureuse de pas avoir vu ça.

MADAME ENGEL

On sait bien quels braves voisins vous êtes, vous et votre mari. Vous devriez

avoir honte de regarder la nuit chez les autres par le trou de la serrure, comme des voleurs. Laissez-lui donc sa vie privée. Qu'est-ce que vous avez pu voir, d'ailleurs. Mais ça va pas la tête. C'est vous la perverse. Monsieur Haarmann, je n'en démordrai pas, c'est quelqu'un de bien.

.../...

MADAME ENGEL

Vous pouvez le dénoncer, si vous en avez le courage.

MADAME LINDNER

C'est sans doute ce que je vais faire, merci pour le conseil.

Haarmann passe, soulève son chapeau pour saluer

MADAME LINDNER et MADAME ENGEL

Bonjour, monsieur Haarmann.

Haarmann est parti

MADAME LINDNER

Et vous pouvez me croire, je ferai en sorte qu'il déménage, qu'il aille direct en prison. Vous pouvez me croire.

MADAME ENGEL

Je demande à voir, Mme Lindner, je voudrais voir ça. Haarmann, il est dans la police, alors soyez prudente.

EXTRAIT 3

LE JUGE

Avant que l'audience ne commence aujourd'hui, il est nécessaire d'aborder quelques points qui permettront à ce procès de bien se dérouler. Dans certains journaux, on annonce qu'on allait rapporter même les débats qui se déroulent à huis clos. Si tel était le cas, les journalistes habilités, seraient exclus des audiences. Qu'on s'abstienne également de tout compte-rendu détaillé sur le caractère sexuel de l'affaire. La jeunesse doit être protégée des mauvaises influences. En outre, je mets en garde la presse contre toute conjecture trop hardie. La population ne doit pas être inutilement mise en émoi. Je voudrais maintenant mettre en lumière quelques points particuliers : les présomptions, selon lesquelles Haarmann aurait tué plus de 150 personnes ne tiennent pas. Il n'est pas encore démontré, qu'il mange de la chair humaine ou qu'il y a associé des gens qui l'ignorent. En conséquence, il n'y a aucune raison de paniquer. Haarmann

n'est et n'a pas été membre du parti communiste ni d'aucun autre parti. La presse prend plaisir à souligner l'implication de la police dans ce procès. Elle ne sera pas à l'ordre du jour, si tant est qu'elle soit fondée. Haarmann a lui-même confirmé qu'il n'avait jamais été entremetteur au service de notables de notre ville. Contrairement à ce qu'on prétend, le tribunal n'a rien à cacher, de tels soupçons sont d'ailleurs irresponsables. Des menaces d'attentat ont été proférées de la part des témoins à l'encontre de l'accusé, il sera donc à l'avenir protégé par des forces supplémentaires, le contrôle des témoins sera renforcé, je vous serais gré de le comprendre. Pour finir, je voudrais rappeler que l'utilisation de jumelles d'opéra est interdite. Le tribunal n'est pas un lieu de représentation. L'audience est ouverte.

EXTRAIT 4

HAARMANN

Ne pars pas.

GRANS

Si je pars pas, c'est toi qui dégages.

HAARMANN

Ca ne nous a jamais posé de problème, avant. T'as qu'à aller habiter ailleurs pendant deux semaines pour qu'ils croient que tu as déménagé, et puis tu reviens.

GRANS

Non. C'est pas une solution.

HAARMANN

Alors quoi ?

GRANS

Je vais avoir un logement à moi. Enfin j'aurai de la place.

HAARMANN

Mais je peux encore t'en faire de la place, j'ai qu'à dégager toutes mes affaires, je t'installe une table, je veux que tu restes là, Hans.

GRANS

Comme ça, quand je serai parti, t'auras plus à supporter mes affaires avec les femmes.

HAARMANN

Mais ça va. Je sais ce que c'est maintenant. Ca me dérange plus. Laisse cette chemise, c'est la mienne.

GRANS

Tians, je te la laisse.

HAARMANN

Ça aussi c'est à moi. Et ça aussi.

GRANS

Je pars même si tu me prends tout, même à poil je partirai, mais une chose est sûre, je pars.

HAARMANN

Tu peux partir à poil. De toute façon tout ce que tu portes, ça vient de moi.

Wittkowski fait son entrée.

HAARMANN

Et lui ? Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Dis-lui de partir.

WITTKOWSKI

T'as terminé ?

GRANS

J'arrive.

HAARMANN

Pourquoi il te demande, si t'as terminé ?

WITTKOWSKI

Parce que c'est moi qui l'aide à porter ses affaires.

HAARMANN

Il a pas besoin de toi pour ça. Moi aussi je peux lui porter ses affaires.

GRANS

Fritz. C'est chez Hugo que je vais m'installer.

Deux de ces extraits révèlent une partie de la personnalité du personnage de Haarmann. On peut imaginer le cynisme ou tout au moins la cruauté du criminel dans l'extrait 1 qui place une de ses victimes face à la mort. Le texte révèle la prise de conscience du jeune homme qui tente en vain de persuader Haarmann. Le texte 4 montre la fragilité du personnage qui essaie à son tour de retenir Hans, son amant. La situation s'inverse pour lui.

Le texte 2 nous donne à voir la réaction des autres. Les voisins campent sur des positions différentes par rapport au personnage.

L'extrait 3 est une scène de procès.

La pièce est construite à partir d'une succession de scènes. La structure correspond à des sortes de séquences filmiques. La construction est extrêmement cinématographique.

L'écriture de Mayenburg est non seulement séquentielle mais elle est également plurielle. Chaque scène connaît une spécificité d'écriture : dialogue, récit, rapports etc. Deux périodes sont présentes dans la pièce : avant et après l'arrestation de Haarmann. Avant l'arrestation, Haarmann dialogue avec les autres protagonistes. Après son arrestation, il peut s'entretenir avec le juge, le commissaire ou le médecin. Des rapports d'expertise sont également présents dans cette partie de la pièce. Ces deux grandes périodes sont ponctuées par des monologues de Haarmann décrivant presque cliniquement avec une précision extrême les gestes réalisés pour se débarrasser des cadavres.

Le texte fonctionne donc par ellipses et sauts dans la fable. Le spectateur doit reconstruire la fable. Il ne s'agit pas d'une reconstitution historique et minutieuse. Haarmann est bien entendu une figure, celle de la barbarie humaine.

Marius von Mayenburg travaille avec Thomas Ostermeier. Cet extrait d'un entretien d'Ostermeier avec Sylvie Chalaye peut mettre en lumière cette filiation :

« SC : Quel est le principe esthétique de base qui gouverne votre travail de mise en scène ?

TO : Je crois que c'est l'esprit d'Eisenstein. Ce qui m'intéresse chez lui, c'est cette idée qu'un film ou une mise

en scène est d'abord un montage d'attractions. C'est une conception esthétique qui lui a été inspirée par Meyerhold. Ils étaient très proches. D'ailleurs Eisenstein a protégé tous les manuscrits de Meyerhold et les a cachés dans un plafond pendant le stalinisme. La formule selon laquelle une mise en scène est un montage d'attractions est intimement liée au monde du cirque. Quand le trapéziste s'élanche dans le vide avant d'être rattrapé au vol, le spectateur se demande, une fraction de seconde, si son partenaire va bien le récupérer, s'il ne va pas tomber. Il est alors tendu et concentré. (...) »

Thomas Ostermeier, *Mettre en scène*, Actes sud-Papiers, mai 2006

Marius von Mayenburg nous offre bien avec ce texte une suite de moments forts, de moments de tension intimement liés à une énergie de l'écriture.

Intentions de Françoise Delrue

Cet article est archivé dans le n°161 (OCTOBRE - 2008) du magazine La Terrasse

http://www.journal-laterrasse.fr/focus_desc.php?men=5&code=bethune_161&numero=161



De la
répulsion à
la
fascination

S'inspirant des crimes d'un tueur en série allemand qui défraya la chronique dans les années 20, Marius von Mayenburg a écrit Haarmann, une parabole de notre barbarie contemporaine que Françoise Delrue met en scène en interrogeant l'origine de la monstruosité.

Qu'est-ce qui vous a décidé à mettre en scène *Haarmann* ?

Françoise Delrue : J'aime beaucoup l'écriture de Marius von Mayenburg. Je partage son intérêt pour les personnages extrêmes, pour la monstruosité de l'homme. Il s'agit d'un auteur qui s'attaque avec détermination et crudité à la violence de nos sociétés contemporaines. *Haarmann*, comme beaucoup de pièces allemandes d'aujourd'hui, dévoile une écriture heurtée, polymorphe, une écriture fondée sur des scènes très brèves. On passe sans cesse d'un univers à un autre, par le biais de dialogues mais aussi de récits, de rapports d'expertises, d'interrogatoires. Pour un metteur en scène, il est très stimulant de s'emparer d'un tel texte, de répondre à toutes ses contraintes formelles afin de faire en sorte que les spectateurs puissent eux-mêmes recomposer l'histoire qui leur est racontée.

« Je partage l'intérêt de Marius von Mayenburg pour les personnages extrêmes. »

Quelles sont ces contraintes ?

F. D. : Principalement l'aspect non linéaire de la pièce, à la fois d'un point de vue géographique et d'un point de vue temporel. *Haarmann* installe une chronologie totalement déstructurée. On est dans un univers d'enquête, un univers qui s'appuie sur de nombreux sauts dans le temps, de nombreux déplacements dans les divers lieux investis par le texte : la gare, le tribunal... Une autre contrainte majeure réside dans le nombre important de

personnages évoqués. Un des six comédiens assumera donc les rôles de tous les protagonistes représentant l'autorité, un comédien et une comédienne interpréteront tous les personnages des jeunes gens, afin de souligner le caractère androgyne des victimes du tueur.

Que représente, pour vous, la figure de *Haarmann* ?

F. D. : J'ai envie de dire que ce n'est pas tant la figure de *Haarmann* qui m'intéresse, mais plutôt les relations de complicité passive qui le lient à son entourage. *Haarmann* renvoie à tous les archétypes du tueur en série, à la mythologie de ces monstres qui sont traités comme des sortes de héros dans nos sociétés. C'est cette dimension mythologique, extraordinaire, qui nous place dans une position de répulsion/fascination vis-à-vis de ces êtres monstrueux. D'autant plus que la particularité de *Haarmann* est de passer de l'acte amoureux à l'acte criminel. Il s'agit d'une pièce qui questionne de façon très profonde et presque dérangement l'origine de la monstruosité. En travaillant sur ce texte, je me suis souvent demandé dans quelle mesure et sous quelles conditions je pouvais, moi comme n'importe qui, devenir quelqu'un de monstrueux.

Propos recueillis par Manuel Piolat
Soleymat

La violence

Au théâtre

Marius von Mayenburg traducteur de Sarah Kane nous renvoie à la représentation de la violence au théâtre qui caractérisa l'œuvre de l'auteure anglaise. Plus généralement, la violence est liée au mal. Stéphane Hervé, dans son article¹ présentant le dossier *Théâtre et mal*² évoque la question de la violence. La perspective est celle annoncée par Françoise Delrue dans son entretien. Le mal au théâtre n'est pas envisagé comme une figure mais plutôt comme un révélateur, « un principe perturbateur du vivre-ensemble, comme ce qui a la puissance de dissoudre les liens entre les hommes. Partant, ce qui est avant tout interrogé, c'est sa manifestation sensible, théâtrale : la violence. ». La violence y est envisagée des origines antiques jusqu'aux événements historiques les plus récents, de Sénèque à Vinaver en passant par Shakespeare, Corneille ou Calderon par exemple. Outre cette perspective collective de l'aventure du mal, la figure du mal est malgré tout étudiée. Quelles sont les limites de l'humanité ? Le personnage d'Haarmann s'intègre bien entendu dans cette réflexion. Mais cette approche ne va pas sans une réflexion purement dramaturgique autour de la représentation de la violence. Le stage avec Françoise Delrue du samedi 24 janvier 2009 soulèvera cette question.

Des crimes au théâtre : bibliographie sélective

- BOND Edward, *Maison d'arrêt* (L'Arche)
- BRECHT Bertolt., *Homme pour Homme* (l'Arche)
- BÜCHNER Georg, *Woyzeck*
- CAMUS Albert, *Le malentendu, Caligula*
- COCTEAU Jean, *Le pauvre matelot*
- CESAIRE Aimé, *Et les chiens se taisaient*
- CORNEILLE Pierre, *Rodogune*
- DURRINGER Xavier, *Surfeurs*
- FRECHETTE Carole, *Serial Killer*
- GENET Jean, *Les bonnes*
- GORKI Maxime, *Les bas-fonds*
- HUGO Victor, *Lucrèce Borgia*
- IONESCO Eugène, *Amédée ou comment s'en débarrasser, La Leçon*
- KESSERLING Joseph, *Arsenic et vieilles dentelles* (voir également les adaptations cinématographiques)
- KOLTES Bernard-Marie, *Roberto Zucco*
- MUSSET Alfred de, *Lorenzaccio*
- OATES Joyce Carol, *En cas de meurtre*
- OBALDIA René de, *Classe Terminale*
- RACINE Jean, *Britannicus*

¹ Stéphane Hervé, "Traverser la violence", *Acta Fabula*, Printemps 2006 (volume 7, numéro 1), URL : <http://www.fabula.org/revue/document1175.php>

² *Registres*, vol. 9/10, *Le théâtre et le mal*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005.

- SARTRE Jean-Paul, *Les Mains sales*
- SHAKESPEARE William, *Hamlet*, *Macbeth* etc.
- THOMAS Robert, *Huit femmes*
- VINAVER Michel, *Portrait d'une femme*

D'après http://www.weblettres.net/spip/article.php3?id_article=139
 Les titres soulignés ont été ajoutés à la liste proposée par le site weblettres.

Les tueurs en série au cinéma et à la télévision

Les exemples de tueurs en série sont extrêmement nombreux au cinéma. Une recherche très sommaire sur internet permet d'en recenser au moins une soixantaine :

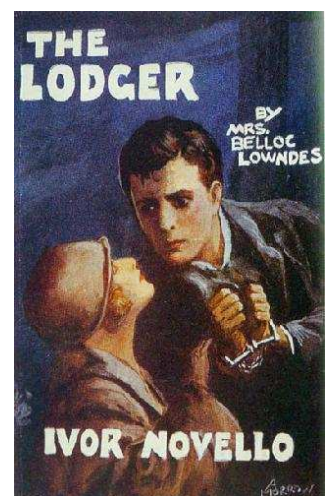
http://fr.wikipedia.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:Serial_killer_au_cin%C3%A9ma



Nous nous arrêterons très partialement sur quelques uns d'entre eux.

L'un des plus célèbres est *M le maudit* de Fritz Lang. Il paraît intéressant de montrer dans la première partie trois séquences successives qui montrent les réactions des autres dans cette ville gagnée par la peur. Outre ces trois séquences, on peut analyser les réactions de chacun : la création d'une véritable milice populaire ainsi que la mobilisation des mafieux de la ville qui ne peuvent supporter la forte présence policière empêchant ainsi leurs « affaires ».

Mais le premier serial killer au cinéma a été Jack l'éventreur dans un film d'Hitchcock, *The Lodger (le locataire...)*, réalisé en 1926. Les ressemblances avec le *Nosferatu* de Murnau y sont évidentes. Le film fait également penser aussi à *Vampyr* de Carl Th. Dreyer. Hitchcock truffera son cinéma de tueurs en série. On pense à *Psychose* bien entendu mais aussi à *Frenzy* ou alors *La Corde*, long plan séquence montrant deux intellectuels véritablement piégés par leur pensée. Ils ont accompli ce meurtre pour mettre en pratique la dangereuse théorie de leur professeur, qui reconnaît aux êtres supérieurs le droit de supprimer un être inférieur de qui la société n'a rien à attendre.

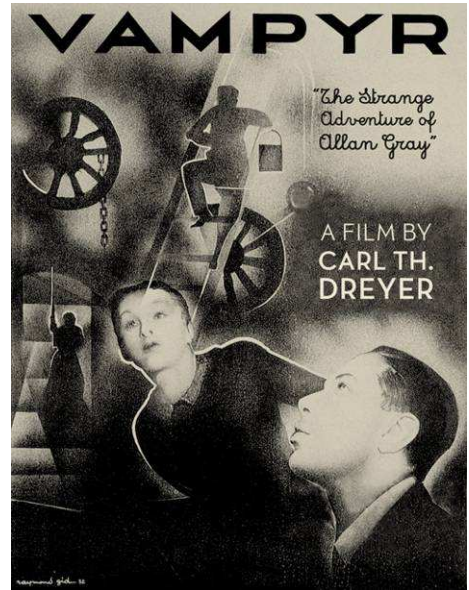




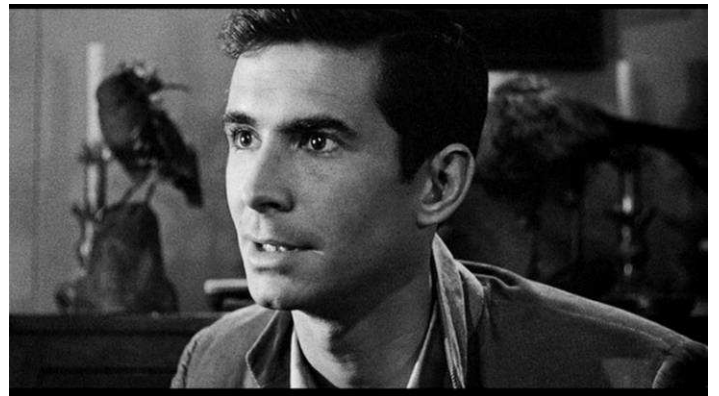
Nosferatu



La Corde



Psychose



Pour finir, nous citerons l'excellente série américaine *Dexter* qui met en scène un serial killer dont la psychologie et les motivations sont quelque peu troublantes.

Ces quelques exemples permettront d'entrée en résonance avec ce texte de Mayenburg.



Bibliographie proposée par Françoise Delrue

Si j'ai une âme de Vincent Peyrel

Roman dont le héros est Hans, amant.

Présentation du roman par son auteur à l'adresse suivante : <http://www.mondedulivre.com/modules/smartmedia/folder.php?categoryid=1&folderid=154>

Extrait :

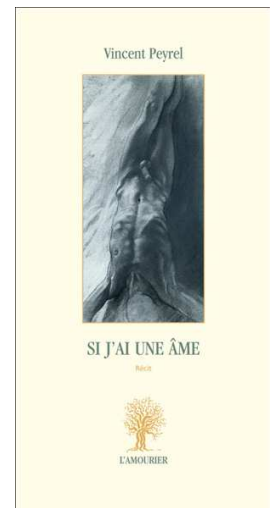
Je m'appelle Hans. Le 7 novembre 1919. J'ai rencontré Frédéric à la gare.

Je venais d'arriver à Hanovre par le train de onze heures. À Düsseldorf j'avais passé plus de trois semaines chez un homme de quarante ans. Très gentil et assez riche. Il aimait les trucs bizarres. Moi aussi parfois.

(...)

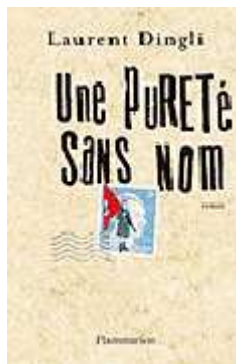
Je venais d'arriver à Hanovre par le train de onze heures. Comme d'habitude. Je cherchais quelqu'un des yeux. Dans une gare il faut toujours chercher quelqu'un des yeux. C'est mieux. Il n'y avait presque personne. Je suis allé boire un verre de vin dans un endroit qui vendait des verres de vin. J'ai acheté des cigarettes. J'en ai fumé une dizaine. À la suite. Sans rien faire. Il n'y avait plus personne à chercher des yeux et je ne voulais pas draguer le chef de gare. Sinon on s'habitue.

J'ai fini par m'asseoir devant la gare. Par terre. Je pensais que je ne resterais pas à Hanovre. Pourtant la gare était bien. Je devais au moins attendre la fin de la journée pour décider si je restais ou pas. Finalement je suis resté. C'était le 7 novembre 1919. Cinq ans. Presque. Je ne sais pas si j'ai bien fait d'attendre. Je ne savais pas si je faisais bien d'attendre. Déjà. Le 7 novembre 1919. Je ne pense pas que j'aurais fait



mieux ailleurs. Je suis devenu le mal. Je suis devenu quelque chose. J'étais seulement beau. Seul. C'est pas que je m'étais toujours dit que je deviendrais quelque chose ou tout ça. Je vivais. Je vis encore. Même si on m'a interdit de le faire. Les gens pensent tous qu'il faut avoir des ambitions pour sa vie. Celle des autres aussi. Je n'ai jamais compris le principe même de l'ambition. Faut-il vraiment attendre quelque chose? En rêver. Et dire à tout le monde qu'on deviendra ce qu'on veut. Putain. Comme si vivre n'était pas suffisant. Frédéric avait des ambitions. Depuis longtemps. Et il me les racontait souvent en détail. Je me souviens qu'il aurait voulu être comédien. Un jour. Un autre commerçant lui aurait plu. Il faisait des projets différents selon les jours. Différents selon les nuits. Je ne sais pas ce qu'il voulait devenir. Je ne savais pas. Déjà. Ce qu'il était lui plaisait bien et il aurait aimé continuer longtemps encore. Parfois. Il voulait changer de vie mais il n'en a jamais trouvé une mieux que la sienne. Quelle vie aurait pu être mieux que la sienne ?

Une pureté sans nom de Laurent Dingli



Article paru le 4 janvier 2007 dans *L'Humanité*, La chronique littéraire de Jean-Claude Lebrun

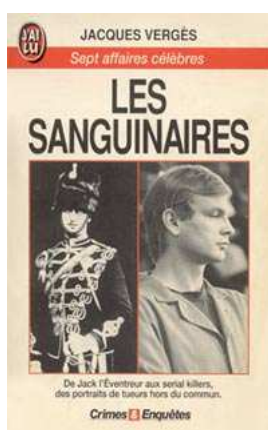
Après les *Bienveillantes*, un autre premier roman propose de revenir sur une période avec laquelle on n'en a décidément pas terminé. Comme si le phénomène nazi, qui échappe encore aux catégories classiques de l'analyse historique, interrogeait une nouvelle génération d'écrivains. Ainsi Jonathan Littell en septembre dernier proposait, autour de la parole d'un bourreau hitlérien, une construction composite se présentant comme la somme des savoirs possibles. Laurent Dingli aujourd'hui fait parler l'un de ces anonymes grâce auxquels la machine put tourner sans accroc. La « littérature des pères », qui agita l'Allemagne des années soixante-dix, trouve en l'espèce une inattendue résurgence.

En janvier 1969, un père écrit donc à l'adresse de son fils de vingt-quatre ans, qui s'est éloigné de la famille et fraie avec l'ultragauche, un véritable rapport sur son existence d'Allemand moyen entre 1914 et 1950. L'auteur de ce récit de vie est né en 1904 à Munich, il s'appelle Maximilian Gruber, exerce la profession de médecin et se présente comme un rouage de l'horreur, à la fois modeste et indispensable, à l'image de millions de ses compatriotes. Toujours au plus près de l'Histoire et longtemps convaincu de n'y être pas mêlé. Cela commence avec la Grande Guerre, dont son propre père revient en « gueule cassée », puis ce sont la révolution spartakiste et son écrasement, l'humiliation du traité de Versailles, la montée du national-socialisme, la crise de 1929, Hitler à la chancellerie le 30 janvier 1933, plus tard, le 9 novembre 1938, la « nuit de cristal », plus tard encore la mise en œuvre de la « solution finale », Stalingrad, la capitulation, la captivité en Sibérie et le retour à Berlin, en 1950. Le parcours de Gruber épouse la succession des convulsions. On le voit d'abord partagé entre séduction et répulsion face aux nazis, puis dans la

posture du témoin sur la réserve, gardant jusqu'au bout les mains propres. Et n'empêchant rien. Le portrait est remarquable de pénétration. Une humanité incontestable s'y laisse percevoir. Mais aussi une continuelle inertie, avec cette ligne de partage que Gruber ne cesse de prétendre tracer entre les grands criminels et lui-même. On approche ici de près ce que l'on a pu caractériser comme l'exceptionnalité du nazisme. Sur le même versant que Jonathan Littell, mais au bas de la pente, à la hauteur d'un être ordinaire, Laurent Dingli, à son tour, fouille le terreau qui a engendré la monstruosité. Il conduit son récit avec une belle maîtrise, dans sa masse comme dans son détail. On s'étonnera seulement de ces vocables allemands trop souvent écorchés. Comme de la version, pourtant tôt récusée par les historiens, qu'il donne du meurtre du proxénète Horst Wessel, dont les nazis firent un martyr de leur affrontement contre les communistes. Des écarts mal venus, sur un tel sujet, pour une telle ambitieuse entreprise. Alors que par ailleurs s'impose la justesse humaine de ce récit, la finesse de son approche. Car au côté de Gruber, dans le courant qui semble tout emporter, l'écrivain dispose une remarquable constellation de personnages. Le concentré d'une diversité allemande forcée de se dissimuler et de s'effacer devant le déferlement. La longue lettre de Gruber à son fils veut précisément apparaître comme une tardive reconnaissance de responsabilité. Elle donne une tangibilité à l'idée de responsabilité collective. Au fil des années, on voit en effet cet homme dans la foule prendre silencieusement, aux moments cruciaux, toujours les mêmes tournants. Contre les Spartakistes, contre la République, contre les juifs. Par commodité personnelle plus que par conviction. L'un de ses amis se nomme von Trotta, comme chez Joseph Roth, autre écrivain de la déréliction.

Le bref épilogue du roman a lieu en novembre 1989. Gruber et sa femme, figure discrète et admirable, sont morts depuis peu. Le mur est tombé, une page d'histoire s'est refermée. Une réconciliation entre le père et le fils alors peut s'opérer, fondée sur une exigence simple : « Il faudra encore revisiter le passé, lutter sans relâche contre notre amnésie volontaire. » C'est de ce sujet que deux romans de langue française se sont donc emparés. Comme un nouveau passage ouvert entre les deux histoires.

Les sanguinaires de Jacques Vergès



Sept affaires célèbres :

Jack L'éventreur: un tueur en quête d'identité - Fritz Haarman: le boucher de Hanovre - Peter Kürten: le vampire de Düsseldorf - John Haigh: le nettoyeur au bain d'acide - Albert de Salvo: l'étrangleur de Boston - Ted Bundy: le beau monstre de Seattle - Jeffrey Dahmer: le cannibale de Milwaukee.

La monstruosité : un thème à étudier en classe

ETUDIER LE MONSTRE AU LYCEE

Le site de l'académie de Versailles propose des pistes pédagogiques et des exemples de séquences.

<http://www.lettres.ac-versailles.fr/spip.php?article197>

ETUDIER LE MONSTRE AU COLLEGE

Le programme suivant correspond à un Itinéraire de découverte réalisé en classe de 4°. Cet IDD a été réalisé au collège de Wingles avec Isabelle cellier, professeur d'Arts plastiques. Il peut être revu et adapté pour une séquence dans le cadre du cours traditionnel. Il reste un exemple de travail interdisciplinaire.

(les activités détaillées de la partie français peuvent être envoyées par mail philippecuomo@wanadoo.fr)

Programme de français qui va nourrir le contenu du livre élaboré en arts plastiques

- ❖ Travail autour de la **définition** du mot et de la classification des différents monstres connus.
- ❖ **Les monstres en littérature**: étude de plusieurs extraits choisis (à découvrir en classe) afin d'écrire ensuite une description de monstre imaginaire.
- ❖ **Les monstres en images**: analyse d'un tableau de Bosch (*Le jardin des délices*) / présentation de deux BD: *Frankenstein* de Denis Deprez et *Docteur Jekyll et Mr Hyde* de Mattoti et Kramsky.
- ❖ **Les monstres au cinéma**: Analyse d'un extrait de *Dracula* de Coppola et de *Nosferatu* de Murnau.
- ❖ Ecrire un **épisode fantastique** mettant en scène un monstre.
- ❖ Présentation à partir d'une recherche sur Internet de la **légende** du Monstre du Loch Ness → Recherches faites au préalable au CDI / Ecrire un **témoignage** intitulé "J'ai vu un monstre".

Programme d'arts plastiques

concevoir un **livre d'artiste** proposant dans son contenant et son contenu un regard personnel sur la problématique du monstre (en général ou en particulier).

...un livre pour dire, écrire, montrer, toucher, manipuler, raconter, expérimenter, découvrir, horrifier, effrayer, surprendre, étonner...

...d'artiste, c'est-à-dire personnel, unique, jamais vu, créé de toutes pièces par moi-même, conçu comme un objet en forme de livre mais affranchi de tout souci strictement littéraire.

contenant	contenu
A quoi ressemblera mon livre-monstre ? Sera-t-il plus livre que monstre ou l'inverse, plus monstre que livre ? Forme : s'affranchir de la forme traditionnelle du livre tout en restant	Que contiendra mon livre-monstre ? Des mots / Des Textes : fiction / analyse / information / description / etc. monstrueusement choisis et écrits

<p>reconnaisable en tant que livre</p> <p>Dimensions : hors d'échelle / très grand ou très petit</p> <p>Couverture, Reliure, Pages, Sens de lecture : recherche d'une présentation inhabituelle, recherche d'une manipulation nouvelle</p> <p>Typographie : Ecriture manuscrite (recherche d'une écriture monstrueuse, en dehors des lignes, en dehors du livre...) / texte imprimé (lisible/illisible), collé</p> <p>Remplacer l'encre par d'autres substances</p> <p>Opérations monstrueuses : à définir dans la conception du livre (ex : caviarder, brûler, déchirer, poinçonner, ficeler...)</p>	<p>Ma culture personnelle, un regard sensible et singulier sur les monstres</p> <p>Images / représentations / présentations : Fabriquées par moi ou d'autres, récupérées, recyclées, transformées, métamorphosées...</p> <p>Matières : abandon des matériaux usuels du livre (papier / carton), des matières à toucher, des sensations à éveiller...</p> <p>Recherches d'analogies entre la peau du livre et les peaux de monstre (ex : matière poilue, cornue, griffue, dentelée, gluante, malodorante...)</p> <p>Assemblages / mise en situation / mise en scène / dispositif et surprises : associer textes / images et matières dans l'intention de créer un objet unique, jamais vu, artistique, identifiable comme livre.</p>
---	---

Le site de l'Académie de Versailles propose également des séquences pédagogiques autour de cette figure pour le collège :
<http://www.lettres.ac-versailles.fr/spip.php?article26>